

Un an après

Farouk
Mardam-Bey

Que ce soit en Palestine même ou dans le reste du monde arabe, personne ne peut aujourd'hui nier que l'accord intérimaire sur l'autogouvernement palestinien, signé il y a juste un an à Washington, aura finalement suscité plus de perplexité et de désarroi que d'enthousiasme ou d'hostilité. Certes, cet accord, ainsi que celui du Caire qui l'a suivi en mai dernier, n'a pas manqué de thuriféraires qui, au mépris du bon sens, se sont employés à le faire passer pour une grande conquête du mouvement national palestinien. A l'inverse, il s'est trouvé des détracteurs suffisamment retors pour l'isoler de son contexte, réputé fort peu favorable aux Palestiniens, y voyant la pire trahison des objectifs de ce même mouvement, si ce n'est l'acte de reddition par lequel Israël allait tenir à sa merci la nation arabe tout entière. Mais, comme le soulignait le philosophe égyptien Fouad Zakariyya dès le 30 septembre, ni l'une ni l'autre de ces attitudes extrêmes n'avait de toute évidence l'assentiment de la majorité. Car le mariage qu'on était en train de célébrer, écrivait-il en substance, n'unissait pas une jeune fille dans la fleur de l'âge à un charmant garçon avec lequel elle filait le parfait amour, mais une femme qui a déjà passé l'âge mûr et connu bien des déboires amoureux à un homme peu recommandable, douteux sous tous les rapports, qu'elle est contrainte d'accepter faute de mieux. Le mot « accepter » prononcé devant le cadî, le prêtre ou le rabbin n'a certainement pas le même sens dans les deux cas. S'agissant, en l'occurrence, de la vieille fille, son « oui » ressemblait étrangement à un « non ». Et il y a mille raisons de croire qu'elle n'a pas changé d'idée depuis la cérémonie du mariage...

Cette hésitation entre l'acceptation et le refus, même l'ancien conseiller du président Nasser, Muhammad Hassanein Heikal, homme avisé s'il en est, avouait la partager, tout en livrant une réflexion d'une remarquable densité sur l'accord, et notamment sur les dangers qu'il comporte pour son propre pays. Comment, d'ailleurs, pouvait-il en être autrement ?

Qui, dans le monde arabe, ne s'est pas senti profondément humilié et offensé en regardant à la télévision le *show* obscène de Washington, réglé jusque dans les infimes détails pour intervertir les rôles de l'agresseur et de l'agressé ? Mais qui, le jour même, n'a pas été ému jusqu'aux larmes de voir et d'entendre les enfants de l'Intifada crier leur espérance, quand bien même il mesurait tout le chemin qui restait à parcourir pour que la Palestine fût réellement indépendante ? Il y avait, en tout cas, au cours de cette interminable année, une bonne dose d'hypocrisie dans la plupart des déclarations franchement favorables ou défavorables au processus enclenché, qu'elles vinssent des gouvernements et des forces politiques ou des intellectuels, hommes d'affaires et autres secteurs de la société civile. Beaucoup de ceux qui applaudissaient l'accord le faisaient sans doute parce qu'ils pensaient qu'en faisant sauter le verrou palestinien, qui se trouve être au cœur du conflit israélo-arabe, il leur accordait, à peu de frais, une sorte de quitus pour toutes leurs compromissions et manigances passées et à venir. En outre, il levait l'obstacle majeur qui les empêchait jusque-là de disputer à Israël le cœur de l'Amérique. Sans oublier qu'il leur faisait miroiter de juteux avantages économiques dans le cadre du nouveau système régional, même si Israël semble disposer des meilleurs atouts pour en être la clef de voûte. Quant aux ennemis les plus tonitruants de l'accord, il est loisible de constater qu'ils se recrutaient, et qu'ils continuent de se recruter, à quelques exceptions près, parmi les forces les moins bienveillantes à l'égard de l'OLP, celles-là même qui avaient cherché pendant vingt ans, quoi qu'il pût en coûter en vies humaines, à la soumettre ou à la réduire. Les vitupérations qu'ils clament depuis septembre dernier cachent mal d'ailleurs leur jubilation devant la « trahison » d'Arafat, comme si, par son geste, le chef de l'OLP leur avait fourni une justification *a posteriori* de leurs crimes contre les Palestiniens. Obsédés par ce misérable règlement de compte, on comprend qu'ils se gardent bien d'aborder l'essentiel, à savoir que

si l'OLP en est là, c'est que les Arabes, tous les Arabes, y compris les glorieux vainqueurs, ont en fait lamentablement perdu la guerre du Golfe.

L'erreur politique capitale de Yasser Arafat et des siens est d'avoir occulté, eux aussi, depuis la conférence de Madrid, cette affligeante réalité. Non qu'ils n'en aient pas eu conscience, loin s'en faut, mais, pour être à Madrid – et il le fallait absolument, l'autre alternative étant de disparaître de la scène politique –, ils devaient non seulement se convertir comme tout le monde à l'américanophilie, réviser leur programme à la baisse, transiger sur des questions fondamentales comme on a pu le voir rapidement, mais aussi, pourrait-on dire, changer d'identité au point d'oublier d'où ils venaient et pourquoi ils se trouvaient dans de si beaux draps. On ne s'étonne pas, à vrai dire, que des hommes politiques aussi chevronnés que Yasser Arafat aient cherché à sauver ce qui pouvait l'être et, au prix de lourdes concessions, à arracher pour les Palestiniens ne serait-ce qu'une parcelle de souveraineté nationale.

On s'étonne, par contre, qu'ils n'aient pas pris le temps d'expliquer sans ambages à leur peuple, ainsi qu'aux autres peuples arabes pour qui le conflit avec Israël ne se réduit pas à un simple contentieux sur les frontières, le contexte et les enjeux des négociations en cours : que les Palestiniens, avec l'Irak, sont les principaux perdants de la guerre du Golfe ; qu'ils vont donc, comme lui, et dans un sens plus que lui, faire les frais de l'alliance triangulaire tacite qui s'est nouée entre les Etats-Unis, Israël et une bonne partie des gouvernements arabes ; qu'il n'y a évidemment rien à attendre de la part de ces gouvernements, ni d'ailleurs des autres ; qu'Israël, au contraire, quoi qu'on dise de la redéfinition de son rôle dans la stratégie américaine après la guerre du Golfe, est en mesure de cueillir les fruits de ses victoires de 1948, 1967, 1982 et 1991 ; que l'Intifada s'essouffle et que l'OLP, encerclée de toutes

parts, n'a pas les moyens de la relancer ; que la solution préconisée par les Américains, eux-mêmes juge et partie dans cette affaire, ne peut en aucune manière être le compromis historique tant recherché par certains Arabes et certains Israéliens, ni la « paix des braves » dont rêve Arafat, mais un contrat léonin rabaisant les ambitions palestiniennes à très peu de chose ; qu'il est impératif, cela étant, afin de limiter les dégâts, d'être de la partie, sinon les Palestiniens risquent de perdre demain le peu qu'ils peuvent obtenir aujourd'hui. Un tel discours aurait eu au moins le mérite de prévenir d'amères désillusions. Mais il aurait pu aussi déboucher sur une stratégie offensive, avec des objectifs clairs, se fondant sur le fait que, même défraîchie et usée, l'OLP demeurerait incontournable.

Il en sera autrement, hélas ! Du coup, on va voir un large secteur de l'opinion arabe, traditionnellement proche de l'OLP, s'éloigner d'elle, et même marquer une certaine indifférence pour la question palestinienne en tant que telle. Ce qui, il faut avoir le courage de le reconnaître, est dans la logique des choses : l'accord sur Gaza et Jéricho n'a pas été conçu pour rassembler les parents et les amis, mais pour leur signifier qu'ils feraient bien de rentrer chez eux car le rideau venait de tomber et il n'y avait plus rien à voir. Par ailleurs, dans les milieux intellectuels, déjà saisis par le doute, on assistera à une véritable débandade idéologique qui, par bien des aspects, s'apparente à ce qu'il est convenu d'appeler le révisionnisme. Il faut entendre par là cette disposition d'esprit qui consiste à réinterpréter l'Histoire en fonction de la conjoncture, ou, plus précisément, en fonction de

l'appréhension déformée qu'on en a. C'est ainsi, par exemple, que l'on a commencé à lire sous des signatures autrefois prestigieuses, telle que celle du journaliste et écrivain égyptien Lotfi al-Kholi, des propos ahurissants sur les « crimes réciproques » des Arabes et des Israéliens, que ne renierait pas un sioniste bon teint. Selon d'autres publicistes, le conflit israélo-arabe ne serait pas devenu ce qu'il a longtemps été sans l'influence néfaste de l'URSS, celle-ci s'étant ingéniée à semer la zizanie entre deux peuples destinés à s'entendre. Et la preuve en est la facilité avec laquelle ils ont trouvé solution à leur problème dès la disparition de l'indésirable intrus. Selon d'autres encore, l'aspiration des Arabes à l'indépendance révèle un frileux repli sur soi, l'idée même d'unité arabe relève du délire, la résistance au sionisme et à l'occupation israélienne ressortit au chauvinisme... Bref, tout ce que les Arabes ont fait ou entrepris pendant un siècle – et pour certains depuis qu'ils existent – n'aura été qu'une pitoyable aberration. Comme si, dans cette paix inique, la haine de soi était une nouvelle condition que les Arabes devaient remplir pour témoigner de leur bonne volonté.

Est-ce à dire que tout est à recommencer, la guerre, les destructions, la mort ? Ce serait folie de le penser. Mais il ne fait pas de doute que la paix dont on fête en ce moment le premier anniversaire ne saurait déboucher sur une réconciliation durable entre Israéliens et Arabes tant qu'elle reste fondée sur la puissance militaire des uns, la lassitude et la résignation des autres. Il ne faut pas se lasser de le dire et de le redire, et tant pis si cela n'a pas l'heur de plaire aux fêtards.